

The Gradual Reduction of Forms and Uses of the Subjunctive Mood in Roman Languages in Conjunction with the Extension of the Indicative Mood : what is the Significance of this Evolution ?

La réduction progressive des formes et des emplois du subjonctif dans les langues romanes en concomitance avec l'extension de l'indicatif : quel est le sens de cette évolution ?

Reducerea progresivă a formelor și utilizării conjunctivului în limbile romane în concomitență cu extensia folosirii indicativului : care este semnificația acestei evoluții ?

Alvaro ROCCHETTI

Professeur émérite

Université de la Sorbonne Nouvelle - Paris 3

arocchetti@bbox.fr

Abstract

Building on a careful observation of the evolution of Latin language in the framework of Romance languages, where there is a tendency to develop the indicative mood at the expense of the conjunctive, the author seeks to analyze its causes. Starting from here, the author researches the way in which the transition is made, throughout history, from a system X to the following system. If, like the biologist François Jacob, we take into consideration the fact that the systems of living beings are inserted in each other like Russian dolls, the issue that arises for the researcher is, in the psychomechanic analysis of language, knowing how — and why — the transition is made from one Russian doll to another. The author shows that, with a progressive reduction in the use of the conjunctive mood, we are witnessing the transformation of a variable and expressive part of the verbal system into an invariable and not expressive element of structure, “que”, which is complemented by an unspecified form of the verb. Special attention was given to the Romanian language, which has gone farther than the other Romance languages in this reduction of the conjunctive mood, linking the expression in the virtual plane to the conjunction (să – “to”) and the expression in the actual plane to another conjunction (că – “that”).

Résumé

A partir d'une observation de l'évolution du latin vers les langues romanes qui fait apparaître une tendance à développer l'indicatif au détriment du subjonctif, l'auteur se propose de rechercher les causes de cette évolution. Cette recherche le conduit à examiner la manière dont on passe, au fil de l'histoire, d'un système X au système suivant. Si l'on considère, avec le biologiste François Jacob, que les systèmes du vivant sont enchâssés les uns dans les autres à la manière des poupées russes, le problème posé au chercheur en psychomécanique du langage est de savoir comment — et pourquoi — on passe d'une poupée russe à la poupée suivante. L'auteur montre que l'on assiste, avec la réduction progressive du subjonctif, à la transformation d'une partie variable et expressive du système verbal en un élément de structure “que” invariable et non expressif, complété par une forme non marquée du verbe. Une attention spécifique est accordée à la langue roumaine qui a poussé plus loin que les autres langues romanes cette réduction du subjonctif en

reportant l'expression du virtuel sur une particule (să) et l'expression de l'actuel sur une autre particule (că).

Rezumat

Pornind de la o atentă observare a evoluției limbii latine în cadrul limbilor romanice, în care apare tendința de a dezvolta indicativul în detrimentul conjunctivului, autorul își propune să analizeze cauzele acesteia. Plecând de aici, autorul cercetează felul în care se trece, de-a lungul istoriei, dintr-un sistem X în sistemul următor. Dacă luăm în considerare, precum biologul François Jacob, faptul că sistemele ființelor vii sunt inserate unele în altele precum păpușile rusești, problema care se ridică pentru cercetător este, în analiza psihomecanică a limbajului, să știe cum — și de ce — se trece de la o păpușă rusească la alta. Autorul arată că asistăm, cu o reducere progresivă a conjunctivului, la transformarea unei părți variabile și expresive a sistemului verbal într-un element de structură «que» invariabil și neexpresiv, care este completat printr-o formă nespecificată a verbului. S-a acordat o atenție deosebită limbii române, care a mers mai departe decât celelalte limbi romanice, prin această reducere a conjunctivului, raportând expresia din planul virtual la conjuncția (să) și expresia din planul actual la o altă conjuncție (că).

Keywords: *Romance languages, evolution, deflexivity, subjunctive, indicative*

Mots clés : *langues romanes, évolution, déflexivité, subjonctif, indicatif*

Cuvinte cheie: *limbi romanice, evoluție, deflexivitate, conjunctiv, indicativ*

Le chercheur qui prend en considération l'ensemble des langues romanes et l'évolution qu'elles ont subie depuis le latin, est frappé par un développement constant tout au long de l'histoire, de l'indicatif au détriment du subjonctif. On sait, par exemple, que les variations modales autres que l'indicatif s'étaient déjà réduites de l'indo-européen au latin puisque, par exemple, le mode optatif s'était fondu dans le subjonctif et la création des futurs de l'indicatif en *-am* et en *-so* s'est faite au détriment du subjonctif¹. Entre le latin et les langues romanes, la réduction du subjonctif s'est poursuivie puisque le parfait du subjonctif a disparu et que le plus-que-parfait a pris la place, le plus souvent, de l'imparfait du subjonctif qui, lui, a été éliminé. L'ancien français et l'italien avaient deux formes de subjonctif couramment utilisées : celle que l'on appelle imparfait du subjonctif et qui est l'ancien plus-que-parfait du subjonctif latin, et le subjonctif présent. Mais le français moderne a pratiquement réduit le subjonctif à la seule forme du présent. Les deux formes se maintiennent en italien, mais de nombreux grammairiens de la langue italienne observent une réduction d'emploi parfois plus poussée qu'en français. D'autres lancent des cris d'alarme "C'era una volta il congiuntivo..." ('il était une fois le subjonctif...) et militent activement pour que le subjonctif soit sauvegardé.

On pourrait penser que le portugais et l'espagnol vont dans le sens contraire. En effet, l'espagnol, par exemple, présente encore 4 temps au mode subjonctif : le présent, les deux imparfaits en *-se* et en *-ra* et le futur du subjonctif en *-re*. Mais cette manière de comptabiliser est trompeuse : d'une part, le futur du subjonctif n'est pas plus utilisé en espagnol courant que ne l'est l'imparfait du subjonctif en français, c'est-à-dire pratiquement plus. D'autre part, la forme en *-ra* considérée dans les grammaires comme un subjonctif et qui tend à l'emporter sur la forme classique du subjonctif en *-se*, est en fait issue de l'indicatif latin où elle avait valeur de plus-que-parfait et elle garde encore aujourd'hui des emplois d'indicatif comme dans l'exemple suivant :

¹ Voici ce que dit A. Ernout, dans sa *Morphologie historique du latin*, Paris, Klincksieck, 1953, p.159, du futur en *-am*: "Le futur en *-am* n'est autre chose qu'un ancien subjonctif. En effet, à une époque antérieure à la tradition historique, le latin possédait deux subjonctifs, l'un en *-a-* (type *legas*) qu'on retrouve en osco-ombrien, osq. *fakilad*, omb. *façia* "faciat", l'autre à voyelle thématique longue (type *leges*), (...) qu'il a répartis en conservant à l'un sa valeur de subjonctif (*legas*), et en faisant servir l'autre à l'expression du futur (*leges*)."

“La mesa debía estar puesta a las horas de comer. Por las mañanas, los niños debían arreglarse para asistir a la escuela... tal como lo **hiciéramos** ayer en Santiago”² (= ... comme nous l’avions fait/le faisons hier à Santiago)

En outre, elle a développé de nouveaux emplois qui relèvent, eux aussi, du mode indicatif :

[ex. : “... Para que podamos volver a nuestra querida Patria”. Con esta frase Lucía Pinochet, la septuagenaria esposa del antiguo dictador chileno secó sus lágrimas frente a las cámaras de televisión de todo el mundo, dando fin a la lectura del comunicado que **entregara** a la prensa universal, en un lugar de Londres por la tarde del día 31 de octubre de 1998”³, (= ‘au terme de la lecture du communiqué qu’elle a remis à la presse... le 31 octobre 1998’]

Puisque cette forme en *-ra* s’impose de plus en plus nettement en face de la forme traditionnelle du subjonctif en *-se*, on peut bien dire que même les langues qui semblent avoir maintenu des formes nombreuses de virtualité, utilisent en fait le mode de l’actuel pour exprimer des notions jusque là réservées au mode spécifique de la virtualité qu’est le subjonctif. Quant à la langue roumaine, elle a, elle aussi, réduit les cas d’emploi du subjonctif et limité les formes propres au subjonctif aux seules troisièmes personnes du singulier et du pluriel, la particule *să* faisant seule la différence entre indicatif et subjonctif aux autres personnes.

En revanche, toutes les langues romanes ont développé les emplois et les formes de l’indicatif, c’est-à-dire du mode spécifique de l’actuel. Ainsi, le conditionnel qui s’exprimait par le subjonctif en latin, est intégré au mode indicatif dans toutes les langues romanes. Le français — qui est la langue qui a poussé le plus loin le passage du virtuel à l’actuel — n’utilise plus le subjonctif après des verbes introducteurs relevant du probable (ex.: *j’espère qu’il viendra* /it. *spero che venga*, esp. *espero que venga*). Il utilise l’imparfait de l’indicatif dans les propositions hypothétiques commençant par “si” là où les autres langues romanes et l’ancien français utilisent l’imparfait du subjonctif. Par ailleurs, le groupe des verbes en *-er* a partiellement supprimé la distinction formelle entre l’indicatif et le subjonctif, au profit des formes de l’indicatif : *je veux qu’il mange* / *je vois qu’il mange*, là où les autres groupes conservent des formes distinctes (*je veux qu’il dorme*, *sache...*) / *je vois qu’il dort*, *sait...*).

Les problèmes posés par cette évolution et surtout par cette constance dans l’évolution — puisqu’elle s’étend sur des millénaires — sont de deux ordres : d’une part, pourquoi cette évolution ? Que signifie-t-elle ? Que peut nous apprendre sur ce point la psychomécanique du langage ? D’autre part, si l’on passe bien d’un système avec alternance modale subjonctif/indicatif à un système où l’un des deux — le subjonctif — tend à disparaître au profit de l’autre, on peut se demander, toujours dans le cadre de la psychomécanique du langage, comment on passe d’un système à un autre et qu’apporte le nouveau système mis en place. Comme l’a souligné le biologiste François Jacob :

“Il n’y a pas une organisation du vivant, mais une série d’organisations emboîtées les unes dans les autres comme des poupées russes. Derrière chacune s’en cache une autre. Au-delà de chaque structure accessible à l’analyse finit par se révéler une nouvelle structure, d’ordre supérieur, qui intègre la première et lui confère ses propriétés” (*La logique du vivant*, Gallimard, 1970, p. 24).

La langue, faisant partie du vivant, présente manifestement aussi ce même type d’organisation. Le problème qui se pose dès lors au chercheur en psycho-mécanique du langage est de savoir comment — et pourquoi — on passe d’une poupée russe à la poupée suivante.

Le chercheur qui a le plus creusé cette voie, au sein de la psychomécanique du langage et dans le sillage de Gustave Guillaume, est Gérard Moignet. Partant du tenseur binaire radical appliqué à de nombreux domaines de la langue française dans une perspective à la fois synchronique et diachronique, il a souvent été confronté au remplacement d’un système plus ancien par un nouveau système : celui de la langue latine par le système de l’ancien français, à son tour

² Sady Ramirez, *Peñuelas/Coquimbo, Vigneux-sur-Seine/Paris*, Cuadernos de cultura ANPJ, 2009, p. 28.

³ Id, *ibid*, p. 7.

remplacé par celui du moyen français avant que le français moderne n'impose, pour finir, le sien. Je ne détaillerai pas ici les différentes représentations qu'il a utilisées, mais, en général, il voyait l'évolution d'un système à l'autre comme une série de saisies anticipées, chaque nouvelle forme saisissant, dans la précédente, un aspect qui n'était jusque là que virtuel.

Dans le cas qui nous intéresse, cependant, aucun guillaumien ne pourrait prétendre que le renforcement de l'actuel au détriment du virtuel est le résultat d'une saisie anticipée. On devrait plutôt parler au contraire, en utilisant un néologisme emprunté à l'italien, d'une saisie "posticipée", l'actuel étant toujours l'aboutissement et le virtuel une étape menant vers cet actuel.

Par ailleurs, la comparaison des langues romanes et l'examen détaillé des formes montrent qu'il n'est pas possible de parler d'une évolution d'ensemble du subjonctif. Chaque personne, en fait, suit une évolution différente. Ainsi, le remplacement du subjonctif des verbes du premier groupe (en *-er*) en français, par la particule "que" suivie de l'indicatif se fait de manière différente pour les personnes du singulier et pour les deux personnes du pluriel : c'est la forme du présent de l'indicatif qui est utilisé pour les personnes du singulier (*il faut que je mange, que tu manges, qu'il mange*) et pour la 3^{ème} personne du pluriel (*qu'ils mangent*), mais c'est la forme de l'imparfait de l'indicatif qui s'impose pour les deux premières personnes du pluriel (*que nous mangions, que vous mangiez*). Si maintenant on regarde l'italien, on voit que les modes indicatif et subjonctif du premier groupe (en "are") diffèrent partout sauf à la deuxième du singulier et à la première du pluriel. L'italien – qui maintient une distinction des deux modes beaucoup plus poussée que celle du français – a en effet, paradoxalement, depuis les premiers siècles de son existence, établi une identité entre la première personne du pluriel de l'indicatif et la première personne du pluriel du subjonctif, et cela pour tous les verbes, quel que soit leur groupe : *vedo che mangiamo / leggiamo / finiamo* (indicatif) / *voglio che mangiamo / leggiamo / finiamo* (subjonctif). On constate ainsi que, pour la seule première personne du pluriel, les choix du français et de l'italien sont complètement divergents.

Méthodologiquement, on peut se demander s'il faut chercher une explication unitaire à tous ces comportements, en tenant simultanément compte des groupes verbaux, des personnes, des modes et des temps. Pour répondre à cette interrogation et simplifier les critères à prendre en compte, examinons un autre exemple, simple *a priori*, puisqu'il ne comporte que deux personnes : il s'agit de l'emploi des modes avec l'impératif positif et négatif.

On sait qu'en dehors des verbes fondamentaux qui utilisent le subjonctif, les formes de l'impératif français sont empruntées à l'indicatif :

mange ! mangez ! dors ! dormez ! fais ! faites ! reçois ! recevez !

Et la forme négative se fait en rajoutant simplement la négation :

ne mange pas ! ne mangez pas ! ne dors pas ! ne dormez pas ! ne fais pas ! ne faites pas ! ne reçois pas ! ne recevez pas !

C'est la seule langue qui fonctionne de cette manière : l'espagnol et le portugais, par exemple, changent de mode en passant de l'impératif positif à l'impératif négatif, puisqu'ils utilisent une forme ou une variante de l'indicatif pour l'impératif positif, tandis que le subjonctif s'impose avec la négation :

canta ! (ind.) —> *no cantes !* (subj.)

cantad ! (variante d'indicatif) —> *no canteis !* (subj.).

L'italien se comporte comme le français pour la 2^{ème} personne du pluriel de l'impératif :

cantate ! —> *non cantate !* (cf. fr. *chantez !* —> *ne chantez pas !*)

mais, pour la 2^{ème} personne du singulier, il utilise, comme l'espagnol et le portugais, la forme d'indicatif pour l'impératif positif. Quant à l'impératif négatif, il ne le construit ni sur l'indicatif comme le français, ni sur le subjonctif comme l'espagnol ou le portugais, mais sur... l'infinitif !

canta ! (ind.) —> *non cantare !*.

La forme négative comparable au français existe bien — *non canta* —, mais n'est pas un impératif : c'est le négatif de la 3^{ème} personne du présent de l'indicatif (= 'il ne chante pas').

Quant au roumain, il se comporte à la fois comme le français, comme l'italien et comme l'espagnol et le portugais ! En effet :

1) pour la 2^{ème} personne du pluriel, nous avons :

cântați —> *nu cântați* (même fonctionnement que le français et l'italien) ;

2) pour l'impératif négatif de la 2^{ème} personne du singulier, le roumain recourt à l'infinitif :

cântă —> *nu cânta* (même fonctionnement que l'italien) ;

3) enfin, comme l'espagnol et le portugais, il peut utiliser aussi le subjonctif, avec une spécificité cependant, car il peut le faire aussi bien à l'impératif positif qu'à l'impératif négatif :

să cânți ('chante') —> *să nu cânți* ('ne chante pas')

să cântați ('chantez') —> *să nu cântați* ('ne chantez pas')

On peut ainsi remarquer que, pour une question qui semblait, *a priori*, fort simple au départ – l'impératif positif comparé à l'impératif négatif –, le fonctionnement des langues romanes présente une grande variété de cas. Si, maintenant, on aborde des cas plus compliqués avec des variations touchant les groupes verbaux, les modes, les temps et toutes les personnes, la démarche explicative devient, méthodologiquement, plus ardue, même si on a l'intuition que, derrière la diversité, se profile une cohérence.

Voyons, par exemple, quels types de démarches sont possibles pour rendre compte du remplacement progressif du subjonctif par des formes verbales liées à l'indicatif dont nous avons vu que c'était une tendance commune à l'ensemble des langues romanes. Lorsque les formes du mode subjonctif disparaissent dans les verbes du premier groupe de la langue française pour prendre celles de l'indicatif, il faudrait postuler que l'ancienne forme de l'actuel a acquis une nouvelle possibilité, celle de rendre aussi le virtuel (sans cependant perdre sa valeur ancienne qui est d'exprimer l'actuel !). On a, dès lors, méthodologiquement, le choix : soit de considérer que dans *il faut qu'il mange*, l'actuel a remplacé le virtuel et qu'on n'a plus affaire à un subjonctif. Mais alors, on perd le parallélisme avec les autres groupes qui, eux, gardent une forme spécifique du subjonctif : *je veux qu'il fasse, je veux qu'il dorme, qu'il reçoive*, etc. Ou, à l'inverse, on pense que l'actuel "je mange" peut exprimer, à la fois, l'indicatif (dans *je vois qu'il mange*) et la virtualité du subjonctif (dans *je veux qu'il mange*). On pourrait représenter cette double possibilité de la manière suivante :

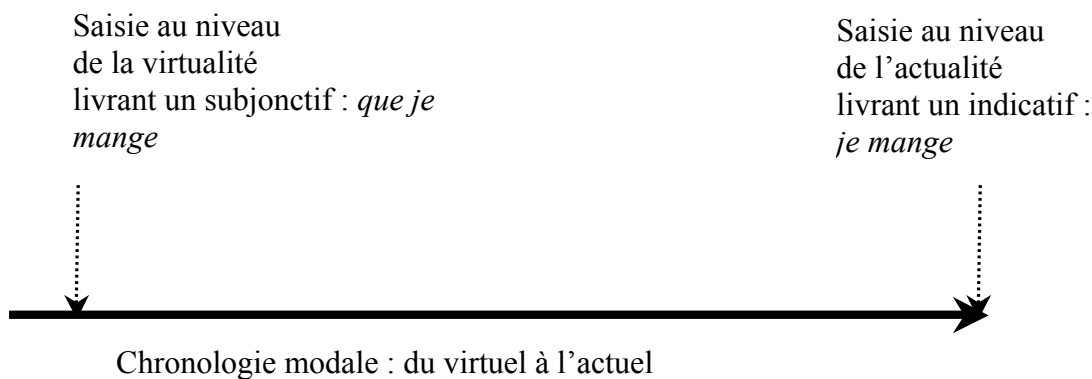


Fig. 1

C'est ce que nous proposent implicitement les grammaires lorsqu'elles conjuguent le subjonctif de *manger* sous la forme : *que je mange, que tu manges, qu'il mange, que nous mangions, que vous mangiez, qu'ils mangent*, alors qu'elles utilisent les mêmes formes — sans *que* — pour le présent (*je mange, tu mange, il mange, ils mangent*) et pour l'imparfait de l'indicatif (*nous mangions, vous mangiez*). La conjonction *que* aurait ainsi une fonction différente selon qu'elle appartiendrait à une proposition au subjonctif (*tu veux que je mange*) ou à une proposition à l'indicatif (*tu vois que je mange*). Dans le premier cas, elle permettrait une saisie anticipée sur la chronologie modale, en s'intégrant au mode subjonctif (*que je mange*), tandis que dans le deuxième,

elle n'aurait pas cette fonction et laisserait la subordonnée aller jusqu'à l'actuel *je mange*. Trois observations soutiennent ce type d'analyse : d'une part, le remplacement du verbe *manger* par un verbe d'un autre groupe (ex. *tu veux que je sorte* ≠ *tu vois que je sors* / *tu veux que j'écrive* ≠ *tu vois que j'écris*) montre que la subordonnée *que je mange* est bien sentie comme un subjonctif, même si elle a la même forme que la subordonnée indicative ; d'autre part, l'action exprimée par la subordonnée est en cours dans *tu vois que je mange* (je suis bien en train de manger), mais elle n'est que virtuelle et pourra se réaliser ou non par la suite dans *tu veux que je mange* ; enfin, les grammairiens semblent bien avoir raison lorsqu'elles intègrent *que* dans la conjugaison du subjonctif et l'excluent dans celle de l'indicatif puisque *je mange* peut, à lui seul, former une phrase indépendante, comme *je sors* ou *j'écris*, tandis qu'il ne peut exprimer seul la virtualité contenue dans la subordonnée au subjonctif, pas plus que ne peuvent le faire seuls **je sorte* ou **j'écrive*.

Cette conception n'est pas seulement celle des grammairiens, c'est aussi celle de bien des chercheurs en psychomécanique du langage, et elle a longtemps été la nôtre. Aujourd'hui, cependant, à partir des mêmes principes de la psychomécanique du langage, nous penchons pour une conception qui ne correspond ni à l'une ni à l'autre des deux positions que nous venons d'exposer. Passons donc à l'examiner.

Pour cela, il faut que nous prenions le problème de plus loin : il existe, dans nos langues, des éléments du lexique, de la morphologie ou de la syntaxe qu'il est facile d'explicitier parce qu'ils sont directement porteurs de la signification de notre discours ; on accède rapidement à leur compréhension sans l'aide d'aucun intermédiaire et on peut même les exprimer par des gestes, des dessins, des mimiques pour les transmettre à des personnes dont on ne partage pas la langue. Mais il en est d'autres qui sont nettement plus difficiles à expliciter parce qu'ils sont liés à la structure et ne sont pas directement porteurs de la signification de nos discours. Les premiers se retrouvent pratiquement dans toutes les langues tandis que les seconds sont propres à chaque langue. Par exemple, tant que le latin *habere* signifiait 'tenir', il était facile de l'exprimer d'un geste, comme celui d'une main qui se referme pour saisir quelque chose. Mais lorsque ce même verbe est devenu l'auxiliaire *avoir* que l'on a dans *il avait chanté*, les gestes sont devenus impuissants pour exprimer ce qu'il apporte dans cette structure. De même, dans les langues de spécialité, on peut classer parmi les mots spécifiques à telle ou telle autre spécialité, le lexique utilisé ou des tournures particulières qui n'appartiennent pas à la langue courante. Mais jamais on ne classe parmi les formes liées à la spécialité des éléments que l'on emploie pourtant à chaque instant, comme les prépositions, les articles, les auxiliaires, les pronoms, etc. Pourquoi cela ? Parce que l'on distingue *implicitement* la structure permanente de la langue — qui est l'élément commun à tous les emplois de la langue, qu'ils soient spécialisés ou non — et le lexique ou les expressions idiomatiques requises par le contexte spécifique dans lequel la langue est utilisée. On se souvient que le premier vocabulaire fondamental du français, basé sur la fréquence des mots, ne permettait pas de tenir un discours cohérent sur quelque sujet que ce soit : il lui manquait en effet le vocabulaire spécifique au sujet en question. Aussi le vocabulaire fondamental du français, issu des listes de fréquences, a-t-il dû être complété, pour être utilisable, par un vocabulaire que l'on a appelé "disponible", c'est-à-dire un vocabulaire non plus tiré des listes de fréquences, mais sémantiquement proche des messages que les discours doivent transmettre. On pourrait ainsi dire que le lexique et les expressions spécifiques sont *la chair* du discours spécialisé, tandis que les éléments invariables sont *le squelette* qui soutient cette chair.

L'exemple de la langue de spécialité n'est qu'une illustration extrême, mais toute utilisation de la langue nous conduit à assembler la partie vivante de la langue, modifiable et chargée de sens, avec une partie sous-jacente, non modifiable et dont le sens est devenu non seulement "forme", comme l'a dit Gustave Guillaume, mais aussi — et surtout — structure.

Une comparaison peut servir à expliciter plus nettement cette opposition : dans un arbre généalogique, où se trouvent les parties vivantes et où se trouve la structure ? Il est évident que l'arbre, avec son tronc, ses branches et ses rameaux, représente les ancêtres de tous ceux qui se trouvent au niveau des feuilles et qui sont les seuls êtres vivants. Or il fut un temps où ceux qui sont

devenus “tronc” ou “branches” étaient bien vivants. Lorsque sont apparus leurs descendants, ils ont pu coexister pendant un certain temps avec eux, voire avec plusieurs de leurs descendants, mais ils ont fini par quitter la partie vivante pour se transformer en structure d’arbre généalogique. Il est clair que, dans ce tout que l’on appelle “arbre généalogique”, chaque composant — *tronc, branche, rameau, feuille* — est indispensable et a une place bien définie. Mais il est tout aussi clair que la partie vivante, *les feuilles*, donne son sens à la partie structurelle, *le tronc, les branches et les rameaux*. Sans feuilles, l’arbre — même “généalogique” ! — est un arbre mort.

C’est exactement le même processus qui se déroule pour les formes de langue : tant qu’elles n’ont pas rencontré les formes qui leur succéderont un jour, elles se maintiennent vivantes, c’est-à-dire qu’elles sont adaptables en passant de la langue au discours et sont porteuses d’un sens que le locuteur peut facilement expliciter. Au fur et à mesure qu’elles s’intègrent aux structures de la langue, elles sont de moins en moins modifiables puisqu’elles deviennent des instruments au service d’un message exprimé par d’autres formes. Leur sens d’origine a été dévié pour être exploité en termes de structure. C’est le sort d’un grand nombre d’éléments de la langue, ceux qui, dans les listes de fréquences, apparaissent toujours en premier mais ne sont pas retenus par les terminologies.

Dans le cas qui nous intéresse ici, si nous voulons comprendre pourquoi les formes de subjonctif tendent à s’aligner sur celles de l’indicatif, il nous faut observer qu’au cours de l’évolution de l’indo-européen vers les langues romanes, le groupe nominal — qui a une fonction comparable à celle du tronc pour l’arbre — s’est séparé progressivement de la branche verbale. Celle-ci, en partant de la position finale dans la phrase (stade de l’indo-européen, langue agglutinante), est ensuite entrée à l’intérieur de la phrase pour former la branche de la subordination, laquelle doit tenir compte de deux conditions fondamentales, selon que l’action de la subordonnée est virtuelle ou actuelle (= en cours) : dans le cas d’une action virtuelle, des formes variables ont été créées ou des particules spécifiques élaborées, comme dans le cas des langues slaves ou de la langue roumaine (*să* pour le virtuel / *că* pour l’actuel). Dans les langues romanes occidentales, une particule de subordination largement prépondérante — *que* en espagnol et en français, *che* en italien — s’est développée à partir du lat. *quid* (qui avait auparavant supplanté *quod*) et a coexisté pendant quelques millénaires avec les formes spécifiques. Puis un processus de réduction des formes spécifiques a commencé : il a touché en premier le groupe des verbes en *-er* qui est à la pointe de l’évolution. Nous en sommes actuellement à ce stade : déjà, pour les personnes simples (*je, tu, il, ils*) les formes du présent du subjonctif se sont alignées sur celles du présent de l’indicatif. On peut dire que, dans ce cas, on est passé des *feuilles* (variation formelle selon le mode, le temps et la personne) à la *branche* (perte de la variation formelle) : la distinction modale a disparu. Comme elle reprenait, dans la subordonnée, la valeur virtualisante (subjonctif) ou actualisante (indicatif) du verbe de la principale, elle était redondante, mais une redondance acceptée – on pourrait même dire “recherchée”, au début tout au moins. On relève en effet des redondances dans l’évolution des langues chaque fois que la déflexivité⁴ est en jeu : il s’agit d’une étape par laquelle passent fréquemment les langues au cours de leur évolution, par exemple lorsqu’une particule est créée pour remplacer, à terme, une désinence : ex. it. *i libri*, esp. *los libros*, fr. *les livres*, prononcé aujourd’hui, sans redondance, *lé livr*. Qu’on nous permette de citer aussi l’exemple de la négation qui était *non* en latin et est encore *non* en italien et *no* en espagnol, mais qui a pris successivement, en français, les formes *ne*, puis le doublet redondant *ne... pas*, pour tendre, dans le parler contemporain, à se réduire à *pas* (disparition de la redondance).

La différence entre *il faut que tu manges* et *je vois que tu manges* n’est pas une différence modale au même titre que *il faut que tu dormes* / *je vois que tu dors*. Dans ce dernier couple, il y a encore une redondance entre le subjonctif marqué *tu dormes* et la sémantèse virtualisante de *il faut*.

⁴ Pour une étude plus détaillée de cette question touchant le mécanisme de la déflexivité, nous renvoyons au n° 178 de la revue *Langages* consacré à la déflexivité et, plus particulièrement à l’article : Louis Begioni et Alvaro Rocchetti, *La déflexivité, du latin aux langues romanes : quels mécanismes systémiques sous-tendent cette évolution*, Revue *Langages* n° 178, juin 2010, p. 67-87.

En revanche, il serait erroné de considérer, comme le suggère la fig. n° 1, que *il faut que tu manges* résulte d'une saisie anticipée, virtuelle, de l'action de "manger", opérée par le subjonctif. Car ce n'est pas la subordonnée *que tu manges* qui exprime cette valeur, mais la sémantèse du verbe de la principale : l'idée d'obligation exprimée par "il faut".

Cependant, aux personnes complexes (*il faut que nous mangions, il faut que vous mangiez*) la forme n'est pas empruntée au présent de l'indicatif, mais à l'imparfait, alors que, manifestement, la valeur exprimée n'est pas un passé mais un présent, comme l'indique le temps de la principale : *il faut*. Le recours à une forme spécifique pour les personnes complexes est due au fait que celles-ci sont perçues comme un passé dans le système de la personne : on en a une autre preuve au présent de l'indicatif du verbe *aller* en français et du verbe *andare* en italien. Les formes des personnes simples de ces verbes sont empruntées au verbe *vadere* – fr. *je vais, tu vas, il va, ils vont*, it. *vado, vai, va, vanno* – alors que les formes des personnes complexes reprennent le radical de l'infinitif qui est aussi celui des temps du passé : fr. *nous allons, vous allez* (cf. imparfait *nous allions, vous alliez*), it. *andiamo, andate* (cf. imparfait *andavamo, andavate*, parfait *andammo, andaste*). On est donc autorisé à considérer que les formes du subjonctif présent aux personnes complexes marquent plus la place de ces personnes dans le système de la personne que la spécificité du subjonctif. Les personnes *nous* et *vous* peuvent en effet être ressenties comme exprimant des pluriels internes, c'est-à-dire comme les ensembles d'où se dégagent le locuteur (*je* pour *nous*) et son interlocuteur (*tu* pour *vous*). C'est ainsi qu'il nous semble opportun d'interpréter le fait que, dans l'évolution du latin vers l'italien, le *-s* final de toutes les premières personnes du pluriel disparaît pour laisser place à une désinence comportant, comme les subjonctifs français et italiens, un *-yod-* interne, marque justement d'une pluralité interne : *cantamus* > *cantiamo*, *videmus* > *vediamo*, *sentimus* > *sentiamo*. Le *yod* conservé aux subjonctifs français (*que nous chantions, que vous chantiez*) et italiens (*cantiamo, cantiate*) trouverait donc la même explication que d'autres pluriels internes, comme les formes italiennes invariables présentant aussi des *yod* – *serie* 'série(s)', *paria* 'paria(s)', *boia* 'bourreau(x)', *vaglia* 'virement(s)' – ou encore les pluriels français *œil* --> *yeux*, *ciel* --> *cieux*.

Pour les groupes verbaux autres que le premier groupe en *-er*, l'évolution est moins poussée : la variation formelle se maintient et elle est généralisée : elle touche toutes les personnes et n'est empruntée ni au présent, ni à l'imparfait de l'indicatif (ex. : *il faut que je fasse* ≠ *je fais* – *il faut que nous fassions* ≠ *nous faisons*). Si nous reprenons la comparaison avec l'arbre, nous devons reconnaître que, sur cette partie de la structure de la langue, on en est encore au stade des *feuilles* : le *rameau* n'est pas encore devenu *branche*. En d'autres termes, la conjonction *que* doit encore être complétée par une forme spécifique du subjonctif.

Mais on peut aller plus loin dans l'analyse : on remarquera en effet que, pour le premier groupe, la personne complexe, *nous*, ne présente déjà plus sa variation formelle empruntée à l'imparfait de l'indicatif — *il faut que nous mangions* ! — lorsqu'elle est remplacée par "on" : *il faut qu'on mange* ! ou *nous, il fallait bien qu'on mange* ! Pourtant, lorsque "on" remplace "nous" suivi d'un verbe conjugué à l'imparfait de l'indicatif, la désinence d'imparfait se maintient : *pendant ce temps, nous, on mangeait*. Cela signifie qu'il faut faire une différence entre la première personne du pluriel de l'imparfait de l'indicatif *nous mangions* (remplaçable par "on" + un imparfait) et la première personne du pluriel du subjonctif (*que*) *nous mangions* (remplaçable par "on" + un présent). L'identification, pour cette première personne du pluriel, de la désinence du subjonctif avec celle de l'imparfait de l'indicatif, disparaît donc lorsqu'on remplace "nous" par "on", ce qui pose aussi le problème de l'identification, aux autres personnes, de la désinence du subjonctif avec celle du présent de l'indicatif. En fait, il ne s'agit que d'un emprunt apparent : si les formes du subjonctif semblent s'être alignées sur celles de l'indicatif, c'est parce que le présent de l'indicatif offre les formes les plus réduites du verbe, puisqu'elles se limitent pratiquement à son radical. C'est, en somme, la disparition des formes du subjonctif qui est la cause première conduisant à une généralisation des formes du présent de l'indicatif, et non l'inverse. Si l'alignement de la première personne du pluriel se fait avec un décalage de plusieurs siècles par rapport aux personnes simples, c'est parce qu'il a fallu attendre

que la désinence *-ons* du présent (*nous mangeons*) soit remplacée, dans la langue parlée, par le pronom ayant la même prononciation “on”, issu de “homme” (*nous, on mange*), et cela a pris plus de temps que l’amuïssement des voyelles finales des personnes simples. Il suffit, du reste, pour s’en convaincre, d’observer que, dans les autres groupes verbaux, le remplacement de “nous” par “on” ou par “nous, on” ne conduit pas à un alignement sur le présent de l’indicatif, mais à la préservation d’un radical de subjonctif caractéristique des personnes simples : *il faut qu’on sache, qu’on fasse, qu’on parte...*

Dans le français actuel, on a donc, pour les verbes du premier groupe, une situation de transition dans laquelle coexistent deux formes, l’une, *que nous mangions*, représentant le passé, avec une marque de subjonctif ressentie comme telle – mais déjà réduite par rapport à l’époque où l’on disait *il fallait bien que nous mangeassions* –, l’autre, *qu’on mange*, préfigurant l’avenir, avec des formes réduites au radical du verbe, comme pour les personnes simples.

Avec cette évolution du subjonctif vers des formes réduites au radical verbal et n’exprimant plus ni le mode, ni le temps, on assiste à la transformation d’une partie vivante, variable et expressive du système verbal en un élément de structure “que” invariable et non expressif complété par une forme non marquée du verbe. Si l’on considère que la subordination est historiquement intervenue pour permettre à une phrase d’intégrer une autre phrase, on peut dire qu’en français, pour les verbes du premier groupe, l’intégration est pratiquement achevée : il suffit en effet d’ajouter “que” à la phrase à intégrer pour qu’elle puisse s’insérer dans quelque principale au présent que ce soit, sans aucune autre modification : *je mange* (indicatif) --> *que je mange* (“que”+ forme non marquée de *manger* appliquée à la 1^{ère} personne) --> *tu vois bien.../il souhaite.../il veut... que je mange* (principale actualisante “tu vois bien” ou principales virtualisantes “il souhaite”, “il veut” + “que” + forme non marquée de *manger* appliquée à la 1^{ère} personne).

L’évolution sur ce point a été plus poussée dans la langue roumaine que dans les langues romanes occidentales. Les seules formes de subjonctif spécifiquement marqué dans cette langue se trouvent aux troisièmes personnes. Les autres personnes ne se distinguent pas, formellement, de celles du présent de l’indicatif. Cela est dû au fait que le roumain n’a pas créé une seule particule comme l’ont fait les autres langues romanes, mais deux : l’une est la particule *că*, qui a la même origine et est sur bien des points comparable à celle des langues romanes occidentales. Mais, dans la langue roumaine cette particule ne sert qu’à introduire des subordonnées de réalité : *știu că*, ‘je sais que’, *văd că* ‘je vois que’. Dans le cas où il s’agit d’exprimer une virtualité, la langue roumaine dispose d’une deuxième particule, *să*, issue de la conjonction latine de supposition *si*. Pour les personnes de l’interlocution, cette particule, ajoutée aux formes verbales du présent de l’indicatif, suffit pour exprimer la virtualité requise par le subjonctif. Elle n’a besoin d’un supplément de virtualité qu’aux personnes absentes de l’interlocution : dans ce cas seulement, elle est suivie d’une forme spécifique au subjonctif.

On remarquera que cette dualité dans l’expression des particules de subordination va de pair, en roumain, avec l’emploi de deux auxiliaires là où les langues romanes occidentales n’en utilisent qu’un seul : fr. *j’ai chanté* pour l’indicatif / *que j’aie chanté* pour le subjonctif, it. *ho cantato* / *che abbia cantato*, esp. *he cantado* / *que haya cantado*, mais roum. *am cântat* / *să fi cântat*. La combinaison de la particule *să* avec la forme verbale *fi* – issue du verbe latin *fiō*, ‘devenir’, verbe tourné vers la virtualité, comme la particule *să* – permet de reporter sur ces éléments constitutifs l’expression du virtuel et, par conséquent, de réduire considérablement le recours à des formes spécifiques pour l’expression du subjonctif.

Si nous reprenons la question posée dans l’intitulé même de cette étude – quel est le sens de cette évolution ? – nous devons observer que le système verbal suit les mêmes voies d’évolution que le système nominal avec, cependant, un décalage de plusieurs siècles, voire de plusieurs millénaires. Alors que le système nominal présentait systématiquement des désinences casuelles à l’époque latine, lesquelles coexistaient parfois avec des prépositions et des articles en cours d’installation, il n’offre pratiquement plus aujourd’hui, dans les langues romanes modernes, que des traces de variations désinenciennes : les prépositions et les articles se chargent désormais, dans la

majorité des cas, d'exprimer les rapports casuels et de rendre le genre et le nombre du substantif. Il n'en est pas de même du système verbal : l'analyse de la situation montre que, dans la plupart des langues romanes, en particulier de celles qui ont choisi de n'exprimer la subordination qu'avec la seule conjonction *que (che)*, les formes de subjonctif sont encore bien vivantes. Cependant, nous avons pu constater que la réduction de ses formes est en cours, tout particulièrement dans deux langues ayant fait des choix différents : d'une part la langue roumaine qui, en se dotant de deux conjonctions de subordination (*că* et *să*) et d'un auxiliaire propre à rendre la virtualité (*a fi*), a pu simplifier considérablement la morphologie de son subjonctif ; d'autre part, la langue française qui est parvenue, pour le groupe des verbes en *-er*, à supprimer la duplication de la référence à la virtualité pour le verbe de la subordonnée. On s'approche, dans ces deux cas, d'une déflexivité complète, l'expression de l'actuel ou du virtuel n'étant plus assurée que par la valeur sémantique du verbe de la principale, complétée, dans le cas du roumain, par la particule d'actualisation *că* ou par la particule de virtualisation *să*, cette dernière devant être suivie, pour la troisième personne, d'une forme spécifique de subjonctif encore bien marquée. L'évolution prévisible de la langue française (pour les siècles à venir...) pourrait être une généralisation de la suppression des formes spécifiques du subjonctif pour les groupes verbaux autres que le groupe en *-er*. Mais en linguistique aussi, comme dans bien d'autres cas, il est plus facile de prévoir... le passé que l'avenir !

Bibliographie essentielle

- Bazin Louis, *Introduction à l'étude pratique de la langue turque*, Paris, Maisonneuve, 1987.
- Begioni Louis et Rocchetti Alvaro, *La déflexivité, du latin aux langues romanes : quels mécanismes systémiques sous-tendent cette évolution ?* in "La déflexivité", *Revue Langages* n° 178, juin 2010, p. 67-87.
- Ernout André, *Morphologie historique du latin*, Paris, Klincksieck, Paris, 1914, rééd. 2012.
- Guillaume Gustave, *Langage et science du langage*, Paris, Nizet, 1964, 287 p.
- Guillaume Gustave, *Principes de linguistique théorique*, recueil de textes inédits, publiés sous la direction de Roch Valin, Québec-Paris, PUL-Klincksieck, 1973.
- Jacob François, *La logique du vivant*, Paris, Gallimard, 1970.
- Moignet Gérard, *Etudes de psychosystématique française*, Paris, Klincksieck, 1974
- Moignet Gérard, *Systématique de la langue française*, Paris, Klincksieck, 1981, 346 p.
- Rocchetti Alvaro, "De l'indo-européen aux langues romanes : une hypothèse sur l'évolution du système verbal", in A. Joly et W.H. Hirtle (éd.) *Langage et Psychomécanique du langage, Mélanges Roch Valin, P.U. Lille - P.U. Laval (Québec)*, p. 254-267.
- Rocchetti Alvaro, "De l'indo-européen aux langues romanes : apparition, évolution et conséquences de la subordination verbale" in *Des universaux aux faits de langue et de discours - Langues romanes - Hommage à Bernard Pottier*, sous la direction de Maria Helena Araújo Carreira, Université Paris 8 Vincennes Saint-Denis, Coll. Travaux et Documents, n° 27, 2005, p.101-123.
- Rocchetti Alvaro, "Réflexions sur la formation des auxiliaires dans les langues romanes : le visible et l'invisible dans l'évolution des langues", in L. Begioni et C. Muller (éd.), *Problèmes de sémantique et de syntaxe, Hommage à André Rousseau*, Editions du Conseil Scientifique de l'Université Charles-de-Gaulle - Lille 3, Coll. Travaux et Recherches, 2007, p. 179-196.
- Rocchetti Alvaro, « L'alternance de formes analytiques (*am cântat*) et de formes synthétiques (*cântasem*) en roumain : à quoi est due cette spécificité ? », Cluj, 2014, en cours de publication (Actes du Colocviu internațional Cluj 2011).
- Rousseau André, "Le système de la subordination en allemand moderne - la lumière de la logique" in Quintin (éd.), *Actes du Colloque des linguistes germanistes*, Rennes, p. 103-133.